

# *De nouveaux regards sur les armoriaux médiévaux*

*Journées d'études en mémoire du Dr Jean-Claude Loutsch*

Lundi 4 et mardi 5 décembre 2023

Bibliothèque nationale du Luxembourg  
37D, Avenue John F. Kennedy  
L-1855 Luxembourg

*organisées par*  
la Bibliothèque nationale du Luxembourg  
l'université de Lorraine

avec le partenariat de la Fondation Jean-Claude et Josannette Loutsch-Weydert



*Dans le cadre d'un cycle de manifestations organisées pour rendre hommage au Docteur Jean-Claude Loutsch et valoriser l'arrivée de sa riche collection d'imprimés et de manuscrits dans les fonds de la Bibliothèque nationale du Luxembourg, les journées d'études organisées en son sein les 4 et 5 décembre 2023 invitent à porter de nouveaux regards sur les armoriaux médiévaux.*

En 1994, le colloque de Paris avait, entre autres, largement ouvert la notion d'armorial [*Les armoriaux médiévaux. Actes du colloque international. Institut de recherche et d'histoire des textes-CNRS (Paris, 21-23 mars 1994)*, éd. Louis Holtz, Michel Pastoureau et Hélène Loyau, Paris, Le Léopard d'or, 1997 (Cahiers du Léopard d'or 8)]. Presque 30 ans après, il s'agira de rouvrir le dossier pour établir un bilan des dernières recherches et proposer de nouvelles perspectives. Cet état des lieux concerne non seulement les récentes éditions d'armoriaux, mais aussi et surtout, la mise en ligne de nombreux documents originaux numérisés par les différentes institutions de conservation. À l'heure du développement des Humanités numériques qui ouvrent des nouvelles voies pour l'analyse des écritures anciennes comme des images, il conviendrait sans doute d'essayer de mieux articular les résultats des éditions « anciennes » avec les possibilités offertes par les numérisations de sources brutes.

Il faudrait également chercher à (re)définir une méthode de valorisation de l'armorial (rouleau ou codex) dans les perspectives de l'héraldique nouvelle. La confrontation des approches sociales, culturelles et numériques permettra d'analyser le phénomène de la production des armoriaux dans le sens strict du terme, mais aussi leurs caractéristiques, fonctions et finalités en élargissant la définition retenue en 1994.

Les notions d'intermédialité et d'intericonicité seront mises en œuvre pour appréhender la performativité de l'armorial dans la société du Moyen Âge. Dans ce but, les historiens de l'art, les codicologues et les spécialistes de la littérature sont également sollicités aux côtés des héraldistes. L'interaction entre les armoriaux en parchemin ou papier et les collections d'armoiries rassemblées sur d'autres supports doivent être prises en compte. Quel fut notamment l'impact réel des très nombreuses armoiries regroupées dans les armoriaux dans la vie quotidienne des hommes du Moyen Âge ? Quel était finalement le niveau de leurs connaissances, de leurs compétences héraldiques ? L'espace concerné est celui de l'occident chrétien médiéval, des royaumes de la Péninsule ibérique aux confins de la Pologne et de la Hongrie, de la Scandinavie à la Sicile.

L'ouverture diachronique permettra d'interroger et de scruter les armoriaux sous plusieurs angles. La question de leurs auteurs, de leurs sources, de leurs diffusions et de leurs impacts sera prise en compte à partir de leurs premières apparitions (XIII<sup>e</sup> siècle) jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Les

journées d'études intégreront également le regard porté par les érudits des siècles suivants (jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle). Quelle fut la place de ces documents dans leurs bibliothèques ? Pourquoi prirent-ils la peine de les copier et/ou de les compiler ? A quelles fins savantes, généalogiques, politiques ou autres furent-ils utilisés ?



## Programme

### Lundi 4 décembre

9h00 : *Accueil.*

9h30 : Claude D. CONTER (Bibliothèque nationale de Luxembourg) et Jean-Christophe BLANCHARD (Université de Lorraine), *Mot de bienvenue.*

9h45 : Michel POPOFF (BnF), « Les éditions d'armoriaux, bilan et perspectives ».

10h15 : Michel NASSIET (Université d'Angers), « Remarques méthodologiques sur les armoriaux de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ».

10h45 : Mike RICHARTZ (Université de Luxembourg) : « La filiation limbourgeoise des armoiries du Luxembourg : faut-il actualiser l'histoire du blason luxembourgeois dans l'Armorial du Luxembourg ? La vue d'un historien du Limbourg médiéval ».

11h15 : *Discussions.*

11h45 : *Déjeuner.*

14h : Laurent HABLLOT (EPHE), « Du parchemin au terrain : les Bretons oubliés de l'armorial *Le Breton* ».

14h30 : Jean-Christophe BLANCHARD (Université de Lorraine), « Deux armoriaux médiévaux du Fonds Loutsch. Premiers aperçus ».

15h : Miguel METELO DE SEIXAS (Universidade Nova de Lisboa), « Au service de la Couronne : les armoriaux portugais aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles ».

15h30 : *Discussions.*

16h : *Pause.*

16h30 : Dominique DELGRANGE (Commission historique du Nord), « Les armoriaux des Fêtes de l'Épinette (Lille, XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) ».

17h : Pierre COUHAULT (BnF), « Les débuts de l'imprimerie (sic) d'armoriaux à la Renaissance ».

17h30 : *Discussions.*

19h : *Dîner.*

## Mardi 5 décembre

9h30 : Franco BENUCCI (Università degli Studi di Padova), « *Le Liber de generatione aliquorum civium urbis Padue tam nobilium quam ignobilium* de Giovanni da Nono et l'*Opus familiare domesticum* du Pseudo-Favafoschi : de l'armorial de la médisance au blason politiquement correct ».

10h : Luisa GENTILE (Archivio di Stato, Torino), « L'outil de travail d'un artiste piémontais : l'armorial *Cavour* ».

10h30 : *Discussions.*

10h50 : *Pause.*

11h10 : Matteo FERRARI (Université de Namur), « Les armoriaux *Trivulziano* et *Carpani* : genèse et fonction de deux recueils d'armoiries lombards de la fin du XV<sup>e</sup> siècle ».

11h40 : Andreas REHBERG (Deutsches historisches Institut in Rom), « Desperatly searching for an identity : attempts to create an armorial for the roman nobility ».

12h10 : *Discussions.*

12h30 : *Déjeuner.*

14h : Torsten HILTMANN (Humboldt-Universität zu Berlin), « Héraldique à l'ère numérique : exploration des armoriaux au moyen de nouvelles approches informatisées à échelle variable ».

14h30 : Philipp SCHNEIDER (Humboldt-Universität zu Berlin), « Revisiting armorials through a conceptual lense : the digital heraldry ontology as an approach to study heraldry in manuscripts and other sources ».

15h : *Discussions.*

16h30 : *Pause.*

17h : *Atelier.*

## Résumés des communications

Franco Benucci (Università degli Studi di Padova), « *Le Liber de generatione aliquorum civium urbis Padue tam nobilium quam ignobilium* de Giovanni da Nono et l'*Opus familiare domesticum* du Pseudo-Favafoschi : de l'armorial de la médisance au blason politiquement correct ».

Datant de quelques décennies avant les deux manuscrits héraldiques padouans peut-être les plus connus – le *Liber cimeriorum dominorum* de Carraria et le *De viris illustribus familiae Transelgardorum*, Forzatè et Capitis Listae, tous deux du XVe siècle et faisant chacun référence à un seul clan familial, pourtant articulé – les deux opérètes consacrées aux origines, à la généalogie et à la représentation héraldique d'un nombre relativement important de familles nobles et notables padouanes, souvent confondues et appelées du même titre, mais la première rédigée par le juge Giovanni da Nono dans les années de 1320 et la seconde en 1335 par un anonyme autrefois identifié comme Zambono di Andrea dei Favafoschi et depuis près d'un siècle plus prudemment défini comme Pseudo-Favafoschi, dans lequel l'on devrait peut-être reconnaître un notaire en charge de la chancellerie civile et d'autres bureaux municipaux – et soumises toutes les deux, dans l'immédiat et dans les décennies et siècles suivants, à divers ajouts, extensions, modifications et réécritures ponctuelles en fonction de l'évolution socio-politique de la ville et de sa classe émergente et du déploiement parallèle d'une très large tradition manuscrite et imprimée, actuellement étudiée par différents groupes de chercheurs pour la préparation d'une édition critique pour chacune des œuvres – constituent également les plus anciens armoriaux 'systématiques' de la cité euganéenne, considérée depuis ses origines mythologiques jusqu'à la contemporanéité de leurs auteurs et des scripteurs et intégrateurs ultérieurs. Les témoins les plus anciens conservés dans les bibliothèques de Padoue, deux pour Giovanni da Nono (respectivement dans la Civica, BP 1239.xxix, et dans celle du Séminaire épiscopal, ms. 11) et un pour le Pseudo-Favafoschi (au Séminaire, ms. 56), sont également les plus anciens manuscrits héraldiques présents dans la ville, le premier datant de la huitième-neuvième décennie du XIVe siècle, le second des vingt dernières années de ce siècle et le troisième probablement entre 1355 et 1364.

En nous basant pour les deux opérètes sur les plus anciens témoins survivants (en plus des padouans, San Daniele del Friuli, Biblioteca Guarneriana, ms. 264, et Vérone, Biblioteca Civica, ms. 209, pour Giovanni da Nono ; Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. Lat. 5290, pour le Pseudo-Favafoschi, tous du XIVe siècle) et sur leurs modifications et intégrations, remontant presque toutes et pour l'essentiel à la première moitié du XVe siècle, et en focalisant notre attention surtout sur leurs sections héraldiques, nous essaierons de retrouver leur structure originale (en particulier pour le *Liber* de Giovanni da Nono, dont le témoin padouan BP 1239, souvent pris comme texte de référence, est en réalité fortement remanié, mais il en est de même, quoique dans une moindre mesure, pour le ms. padouan du Pseudo-Favafoschi), les influences de la première sur la seconde, jusqu'à présent ignorées par la critique, leurs spécificités et les évolutions textuelles respectives – à leur tour expression du développement idéologique rapide d'une *société en transformation* « au moment du passage de la commune à la seigneurie » des da Carrara (Collodo 1990) à travers la phase difficile de la domination des de la Scala et de la conséquente dépendance de l'aristocratie citadine des seigneurs véronais : du méprisant esprit de classe, ancré aux origines féodales et à un passé souvent légendaire, du premier auteur, apparemment insensible aux mutations sociales qu'il reconnaît pourtant, à la vision plus dynamique, 'respectueuse' et à sa manière 'égalitaire' au sein de la classe dominante de ses continuateurs et plus encore du second auteur (pour qui la promotion sociale passe par la richesse et la culture) et de ses suiveurs, qui ne renoncent pas pour autant à la tradition et même la valorisent de manière pleine et cohérente – en nous arrêtant enfin sur les caractéristiques, les problèmes et l'évolution du langage utilisé pour le blason, ainsi que sur la relation intermédiaire et intericonique, modifiée et changeante, entre texte du blason, sources de référence et représentation graphique des différents armoiries familiales, tels qu'ils ressortent d'un examen attentif de ces microtextes apparemment statiques et répétitifs mais en réalité en mouvement tout aussi rapide qu'insensible.

### Bibliographie essentielle

Ciola Rossana, *Il 'De Generatione' di Giovanni da Nono. Edizione critica e 'fortuna'*. Tesi di Laurea, Università di Padova, Facoltà di Lettere e Filosofia, rel. Giorgio Cracco, 1985.

Collodo Silvana, *Genealogia e politica in una anonima cronichetta del primo Trecento*, in *Una società in trasformazione. Padova tra XI e XV secolo*, Padova, Antenore, 1990, pp. 35-98.

Pierre Couhault (Bibliothèque nationale de France), « Les débuts de l'imprimerie (*sic*) d'armoriaux à la Renaissance. »

Au Moyen Âge, les armoriaux sont pour l'essentiel des objets artisanaux. Dans les livres ou dans les décors monumentaux, ils sont réalisés à la main et à l'unité. La naissance de l'imprimerie change profondément la donne. Pour la première fois, les images et les textes vont devenir multipliables à l'envi. Les motifs héraldiques entrent dans le champ de l'imprimé dès le XVe siècle. Il s'agit alors surtout d'élément de décor, relativement secondaires : armoiries isolées qui illustrent telle ou telle vignette d'un roman, écu qui orne le colophon d'un imprimeur, etc. Dès le XVIe siècle, en revanche, les programmes armoriaux se multiplient dans l'imprimé pour devenir de véritables cycles d'une ou plusieurs dizaines d'écus, et parfois plus.

Ces cycles se retrouvent dans tout le spectre des produits imprimés, de la simple feuille volante aux grands programmes à assembler et jusqu'aux volumes reliés. Dans ces derniers, les séries armoriales peuvent couvrir une simple page ou au contraire s'étendre sur une série de vignettes filées au fil du texte. Des volumes entièrement formés de planches où l'image héraldique constitue l'essentiel du propos apparaissent aussi également, faisant pendant aux armoriaux manuscrits classiques de l'époque médiévale.

La contribution projetée se propose d'étudier ces débuts de l'armorial imprimé au XVI<sup>e</sup> siècle, en se concentrant sur des exemples d'armoriaux figurés, principalement issus d'un large arc franco-flamand et germanique.

Elle questionnera des aspects typologiques et philologiques. D'une part, elle rendra compte de la diversité des programmes. Elle développera les questions de forme matérielle et d'ampleur mentionnées plus haut en étudiant le spectre des armoriaux imprimés, de la simple planche au volume complet. Elle interrogera aussi la part de l'armorial dans l'ouvrage global – car si certains imprimés s'assument comme des armoriaux à part entière, d'autres peuvent apparaître comme des armoriaux « involontaires », dans lesquels l'information héraldique n'est pas majoritaire, mais néanmoins suffisante pour former une compilation assimilable à un armorial. Elle montrera également comment les armoriaux imprimés reprennent les grands types de l'armorial manuscrit : armoriaux généraux, institutionnels, occasionnels, imaginaires, etc. Elle montrera aussi comment ils reprennent en partie l'information héraldique provenant des séries manuscrites – mais pas seulement.

Elle interrogera toutefois les contraintes propres de la forme imprimée, qui changent les enjeux du genre armorial. Contraintes techniques, tout d'abord, comme celle de rendre les informations chromatiques. Mais aussi contraintes commerciales, qui s'avèrent essentielles pour des ouvrages qui ne sont plus destinés à être offerts à de puissants protecteurs, à servir d'outil de travail pour les détenteurs du savoir, ou à compiler des *curiosa* dans les bibliothèques d'érudits. L'armorial imprimé était un produit destiné à la vente, qui devait trouver une clientèle et résoudre la difficile équation de la rentabilité. L'étude des préfaces peut ici donner des indications utiles quant au public que visaient les auteurs et les libraires-imprimeurs, mais aussi quant aux fonctions qu'ils assignaient à ces objets. Une réflexion sur les temporalités (circonstance de la compilation de l'information, de l'édition, des rééditions) sera également utile en la matière, de même qu'un questionnement du rapport déjà évoqué entre le propos héraldique et le propos global de l'ouvrage.

Enfin, elle se penchera sur la question des effets retours de l'imprimé. La manière la plus intuitive de penser ce moment pivot entre les armoriaux médiévaux manuscrits et les armoriaux modernes imprimés est d'imaginer un transfert des premiers vers les seconds. En réalité, les deux types cohabitèrent et s'interfécondèrent. Les productions imprimées héritèrent de façon évidente de leurs précédents manuscrits, mais les armoriaux manuscrits de la Renaissance ont également emprunté sans conteste aux réalisations imprimées de leur temps. Ces emprunts sont d'autant plus évidents qu'une partie de l'édition remet en cause les fondements classiques de l'héraldique en lui opposant une emblématique antiquisante et de nouvelles sources issues de l'humanisme – motifs que l'on retrouve en décalé dans les productions héraldiques manuscrites du temps.

### Dominique Delgrange (Commission historique du Nord), « Les armoriaux des fêtes de l'Épinette (Lille, XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.). »

Durant les deux derniers siècles du Moyen Âge, de 1283 à 1486, la vie publique à Lille fut marquée par la tenue d'une fête annuelle organisée par le patriciat de la ville sur le modèle des joutes chevaleresques. Sous le nom de fête de l'Épinette, dont le champion portait le titre symbolique de roi, elle devint l'une des plus renommées des joutes urbaines dans les Pays-Bas méridionaux à l'époque des ducs de Bourgogne, démonstration de la puissance et de la vitalité du patriciat lillois... (Mireille Jean, directrice des Archives départementales du Nord.)

La renommée de ces fêtes de l'Épinette, divertissements publics, avec tournois ou joutes, donnés par le patriciat lillois depuis la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, aurait dû s'estomper dans l'oubli si son souvenir n'en avait pas été embelli et répandu loin de Lille par les recueils d'armoiries.

Un premier armorial des rois de l'Épinette est mentionné dans les comptes de la ville de Lille pour l'année 1481. Le poursuivant d'armes Gaspard Dubois reçoit sept livres pour la : fagon d'un livre ou registre auquel il a fait mettre et figurer en peinture et par ordre les noms de tous les Rois de l'Épinette jusques à présent... Il s'agit donc d'une suite reproduisant environ deux-cents panneaux armoriés décorant la halle échevinale correspondant aux anciens champions ou rois de la fête, pour la plupart membres de familles bien en vue.

En janvier 1566, Nicolas Tournemine, parent de Gaspard Dubois présente aux scribes de la Gouvernance de Lille un armorial qu'il déclare être une copie du recueil de 1481. Les Tournemine sont une famille de peintres et de sculpteurs installés à Lille. Comme Dubois, son grand-oncle, Nicolas a exercé la charge de poursuivant d'armes de la ville. Il est accompagné de son successeur, Jean de Villers, qui, de son côté fait vidimer une version « en blason » du même armorial. Tous deux déclarent que les recueils qu'ils ont fait viser sont des copies, de l'ancien registre de Gaspard Dubois pour le premier, et de : certain ancien volume et quaiier ... à luy escheu par feu Jehan Coppin en son vivant aussy hérald de cette ville, pour le second. Les armoriaux originaux de Gaspard Dubois et de Jean Coppin n'ont jusqu'à aujourd'hui jamais été retrouvés.

À partir de la décennie qui suit et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce sont de nombreuses copies de cet armorial « des rois de l'Épinette », plus d'une vingtaine, parfois embellies, souvent fautives, qui vont être réalisées. L'existence de ces différentes variantes mérite, semble-t-il, d'être prise en compte pour tenter d'expliquer les motivations des commanditaires ou propriétaires.

### Matteo Ferrari (Université de Namur), « Les armoriaux *Trivulziano* et *Carpani* : genèse et fonction de deux recueils d'armoiries lombards de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. »

Le *Stemmario trivulziano* (Milan, Archivio Storico Civico e Biblioteca Trivulziana, ms. Triv. 1390) et le *Stemmario Carpani* (Côme, Museo Civico) figurent parmi les armoriaux médiévaux les plus anciens produits dans l'Italie du nord entre la fin du Moyen Âge et le début de la Renaissance. Les deux réalisés dans la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle dans la Lombardie occidentale soumise à l'autorité des Sforza, ils contiennent plusieurs centaines d'armoiries de familles, villes et communes, notamment lombardes. Pour cela, les deux manuscrits

sont régulièrement utilisés, grâce aux éditions publiées par Carlo Maspoli, pour l'identification des armoiries figurées sur des monuments et objets d'art et pour l'étude du système héraldique régional. Cependant, les nombreuses notes manuscrites tracées à leur intérieur permettent d'apprendre davantage sur la genèse et l'emploi de ces manuscrits qui, produits par des peintres d'une certaine renommée, semblent avoir été utilisés sur plusieurs générations comme outils d'atelier.

Luisa Gentile (Archivio di Stato, Torino), « L'outil de travail d'un artiste piémontais : l'armorial *Cavour* ».

Les armoriaux sont une source encore peu connue en Italie : ce n'est pas un hasard si les chercheurs italiens étaient absents du colloque de 1994 consacré à ce sujet. Une rapide reconnaissance bibliographique, complétée par les données désormais disponibles sur le web, permet de reconstituer pour la péninsule, à la fin du Moyen Âge, un corpus plutôt réduit, concentré presque exclusivement dans le nord de l'Italie, en particulier en Vénétie, suivi de la Lombardie avec quelques occurrences, mais importantes. Cette rareté est frappante par rapport à l'abondance des sources iconographiques, artistiques et monumentales, qui témoignent d'une « héraldique vivante » omniprésente.

En Italie, les héraldistes - à qui l'on doit une partie des armoriaux connus dans les autres pays européens - sont quasiment absents et, dans les rares cas où ils apparaissent dans la documentation, ils semblent avoir été affectés à des tâches exclusivement cérémonielles. Par contre, les artistes ont joué un rôle important (à côté des juristes) en tant qu'interprètes de l'héraldique dans la vie quotidienne.

Le cas de l'armorial *Cavour* - d'après la famille qui le possédait au XIX<sup>e</sup> siècle, les Benso marquis de Cavour - est particulièrement intéressant à cet égard. Il s'agit en effet du seul recueil manuscrit d'armoiries piémontaises, jusqu'à présent inédit et inconnu des chercheurs, datant du dernier quart du XV<sup>e</sup> siècle. C'est une compilation hétérogène (pourvue d'un index au XVII<sup>e</sup> siècle) qui puise à différentes sources. On y trouve des séquences d'armoiries de princes, de pairs de France et des 9 Preux, tirées d'un ou deux armoriaux français, parfois avec des répétitions, alternant avec d'autres séquences de familles (et de quelques communautés) provenant principalement du sud-ouest du Piémont, en particulier du duché de Savoie et du marquisat de Saluces, avec quelques extensions aux régions voisines (Gênes et le duché de Milan). L'origine sociale des familles et des individus est tout aussi hétérogène : à côté de petits notables locaux, on trouve des membres importants de la cour de Savoie sous Yolande de France et son fils Philibert I<sup>er</sup>.

Surtout, l'artiste qui a réalisé au moins une partie de l'armorial *Cavour* est le même que celui qui a peint le plafond armorié du palais Muratori-Cravetta à Savigliano à la fin du siècle, avec une correspondance frappante entre les écus des familles locales et des princes européens représentés sur le plafond et leurs équivalents dans le manuscrit. Par rapport à d'autres armoriaux « d'artiste » dont les auteurs sont connus (comme le *Trivulziano*), le codex *Cavour* reste l'œuvre d'un artiste anonyme, dont nous connaissons cependant au moins une œuvre conservée. Son auteur connaissait également le cycle héraldique du château de Lagnasco, dont il a copié des séries entières. D'autres armoiries de familles locales peu connues, mais attestées par des œuvres d'art de la fin du XV<sup>e</sup> siècle conservées dans la région, montrent à quel point il était enraciné et actif dans ce milieu.

Le codex sollicite donc une pluralité de réflexions : sur le rôle des armoriaux comme outils de travail, construits en phases successives et pas nécessairement ordonnées ; sur l'interaction entre des séquences héraldiques peintes dans des contextes différents (le monde du manuscrit et celui des décors monumentaux) ; sur l'enracinement géographique et social qui se dégage des écus représentés ; sur la nouvelle vie de ces manuscrits à l'époque moderne et leur transformation en sources d'érudition généalogique et nobiliaire.

Laurent Hablot (École pratique des hautes études), « Du parchemin au terrain : les Bretons oubliés de l'Armorial Le Breton. »

Plusieurs des armoiries relevées dans la partie du XV<sup>e</sup> siècle de l'armorial *Le Breton*, attribuées pour certaines avec réserve par les éditeurs de l'armorial, peuvent être identifiées, sur la base d'attestations monumentales et documentaires, comme celles de familles de la moyenne noblesse bretonne, sans doute familières au compilateur de cette partie du manuscrit. La communication reviendra à la fois sur ces sources diverses, sur les questions et les problèmes que posent les armoriaux en termes de classifications héraldiques et sur l'indispensable interaction entre les supports dans l'optique de répertoire l'héraldique pratique d'Ancien Régime.

Miguel Metelo de Seixas (Universidade Nova de Lisboa), « Au service de la Couronne : les armoriaux portugais au XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles. »

Dans le cadre général de la production d'armoriaux au Moyen Âge, le Portugal occupe une place singulière, qui tient à l'inexistence de manuscrits de ce type avant le XV<sup>e</sup> siècle. Héraldistes et historiens ont éprouvé quelques difficultés à expliquer les raisons de cette inexistence. Traditionnellement, elle a été attribuée à une question de périphérie ou de retard. Cependant, cette explication ne semble ni suffisante ni adéquate. Il faut chercher à comprendre le phénomène en le rapportant à la structuration des lignées de la société portugaise, en fait propre à l'Occident péninsulaire et donc partagée avec les autres royaumes de cette aire géographique, Castille et Léon, tels que définie du point de vue nobiliaire par José Mattoso et José Augusto de Sottomayor-Pizarro ou, du point de vue héraldique, par Faustino Menéndez Pidal.

Dans ce contexte, l'utilité des armoriaux était limitée, voire inexistante en soi : les signes héraldiques étaient rares et l'on prisait davantage leur diffusion sans brisures, plutôt que la prolifération d'emblèmes héraldiques correctement brisés. Alors que la structure de la noblesse portugaise évoluait vers un modèle patrilineaire - qui

n'a d'ailleurs jamais été totalement en vigueur – le Royaume du Portugal s'est trouvé dans une phase de son histoire, à partir du début du XV<sup>e</sup> siècle, où l'héraldique a été mise, simultanément, au service de la Couronne et du nouveau concept de noblesse, tous deux dans le contexte d'une monarchie réformée et centralisée. En ce sens, les seuls armoriaux portugais connus de la période de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ou du début du siècle suivant sont des armoriaux occasionnels commémorant des batailles particulièrement importantes (Salado en 1340 et Aljubarrota en 1385) ou le Concile de Constance (1414-1418).

Il n'est donc pas surprenant que la production d'armoriaux portugais, contrairement à ce qui s'est passé dans d'autres royaumes occidentaux, se soit faite à cette époque exclusivement sur commande royale. Ces commandes correspondent directement à la politique de centralisation du pouvoir royal, qui assume alors l'autorité héraldique, soit par l'intermédiaire d'officiers d'armes au service de la Couronne, parmi lesquels le roi d'armes Portugal, désigné précisément comme Principal, joue un rôle central, soit par l'intermédiaire d'autres officiers de confiance et proches du roi. Le premier armorial réalisé dans ces circonstances (que les sources ultérieures appelleront *Livro velho*), compilé par le roi d'armes Portugal sur ordre d'Alphonse V (1438-1481), servait à enregistrer toutes les armoiries concédées ou augmentées par le souverain. En d'autres termes, il s'agissait d'un instrument de consécration de l'autorité héraldique du roi, qui s'assume ainsi comme la source de justice héraldique.

Mais c'est surtout sous les règnes suivants de Jean II (1481-1495) et de Manuel I<sup>er</sup> (1495-1521) que le processus de centralisation héraldique, soutenu par la production d'armoriaux, atteint son apogée : on voit alors apparaître des armoriaux qui cherchent à compiler non seulement les armes concédées par les souverains, mais aussi toutes les armes de la noblesse du royaume, à laquelle l'autorité royale est ainsi étendue. Ces armoriaux sont également des chefs-d'œuvre de l'enluminure de la fin du Moyen Âge, ce qui montre le degré d'investissement que la Couronne était prête à consentir dans ce type de production : le *Livro do armeiro-mor* et le *Livro da guarda-roupa*, deux recueils d'armoiries pour consultation personnelle du roi ; et le *Livro da nobreza e perfeçam das armas*, déposé dans le *Cartório da nobreza* (greffe de la noblesse) et qui servait de base aux futures attributions d'armoiries par les hérauts au service de la Couronne. Parallèlement, Manuel I<sup>er</sup> ordonnait la construction de la *sala dos brasões* du palais de Sintra, armorial monumental unique en son genre au Portugal, et il accordait un régiment aux officiers d'armes.

Toute cette production d'armoriaux de commande royale correspond à des objectifs politiques et sociaux bien définis, que cette communication se propose d'explorer. Cherchant également à comprendre leur performativité : où étaient-ils conservés, qui pouvait les voir, qui pouvait réellement les utiliser, et à quelles fins spécifiques ? Quels usages et fonctions différents ont-ils joué dans les profondes transformations de la société portugaise de la fin du Moyen Âge, non seulement en tant que miroirs de ces transformations, mais aussi en tant qu'agents de celles-ci ? Enfin, la question se pose de savoir de quelle manière ces armoriaux ont été, à partir de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, copiés par des particuliers, donnant ainsi origine aux premiers armoriaux portugais non commandés par la famille royale, devenant ainsi des références porteuses de vérité pour un code visuel qui était lui-même interprété comme porteur de vérité.

## Michel Nassiet (Université d'Angers), « Remarques méthodologiques sur les armoriaux de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. »

La seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle est un moment qui prise les armoriaux occasionnels, puisqu'en France, l'on conserve l'armorial *Bigot* de 1254, la première partie de *Wijnberghen* (1269-1270), le rôle du *Tournoi de Compiègne* (février 1279) et le rôle de l'ost de Flandre (1297). En revanche, il semble aller de soi que la deuxième partie de *Wijnberghen* est un armorial universel. En joignant à ce corpus l'armorial Le Breton, nous souhaitons présenter deux questions de méthode.

### 1. La fréquence des brisures comme marque d'un occasionnel

« Les rôles incontestablement reconnus occasionnels renferment toujours un pourcentage fort élevé (25 %) de brisures majeures (bande, bordure, lambel) », et donc, « tout rôle présentant une forte proportion de brisures majeures peut être considéré comme occasionnel » : c'est Adam-Even qui a formulé ce principe, en attribuant la paternité à son « maître et ami », S.M. Collins. On sait pourquoi une campagne militaire ou un tournoi suscitaient la venue de jeunes hommes aptes au combat, aînés du vivant de leur vieux père ou cadets en mal d'aventures ; pourtant, bien que ce principe paraisse pertinent, il semble ne pas avoir inspiré beaucoup de travaux. Collins lui-même, qui a fait ce constat sur des rôles anglais, n'a pas publié de statistiques, sans doute parce que, à l'époque où il travaillait, les années 1940, l'héraldique quantitative n'avait pas encore trouvé ses lettres de noblesse. Dans l'armorial *Wijnberghen*, où la fréquence est en effet de 31 % dans la première partie, elle est, dans la seconde, selon nos calculs, de 30,6 % ; selon les marches, elle varie de 40 à 27 %, sauf en Allemagne où la pratique des brisures était moindre, mais où elle est encore de 19,6 %.

Cette statistique inspire deux remarques. L'une, particulière, sur l'armorial *Wijnberghen* : la deuxième partie en serait-elle donc, elle aussi, un occasionnel ? Il se trouve qu'une hypothèse a déjà été formulée, par Carolus-Barré, sur ce qui pourrait en avoir été l'occasion : les grands tournois de l'hiver et du printemps de 1279 (dont celui de Compiègne fut l'occasion aussi du rôle du même nom). Le principe de Collins donne donc du crédit à l'hypothèse de Carolus-Barré. Or l'hypothèse de grands tournois dans le Valois explique aussi la si curieuse géographie des marches de la deuxième partie. La deuxième remarque est générale : il serait bon de relancer des travaux d'héraldique quantitative en effectuant ces mesures de fréquence des brisures, notamment sur les rôles anglais.

### 2. Problèmes de datation

On sait combien la datation des armoriaux est d'une difficulté inextricable, mais il est intéressant d'y réfléchir. Le problème se pose avec l'armorial *Le Breton*. L'éditeur a raison de le dater d'après 1292, à cause de l'écu de Jean de Bailleul, roi d'Écosse, mais il est fâcheux que, sans parler de *LB* 181, trois personnages au

moins soient décédés avant 1285 (*LB* 203, 208, 578). Au-delà de ce premier cas, nous souhaitons revenir sur l'intéressant débat intervenu entre Gérard J. Brault et John A. Goodall (1994). Le premier pense que la partie des rois de *WN* a partiellement servi de source à celle du *Lord Marshal's roll (LM)*, et en outre, alors que celui-ci a été daté d'environ 1310 par Wagner, il le date de 1295-1296, années des décès de maints seigneurs anglais. Goodall est sceptique sur les deux points et fait des remarques de méthode.

Brault, croyant que la troisième partie de *WN* a la même date que la deuxième (vers 1285), pense qu'elle est compatible avec son système, mais il ne s'avise pas que les éditeurs n'ont rien dit de la datation de la section des rois. Nous souhaitons montrer qu'un écu de cette dernière est postérieur à un mariage de 1308, et que plusieurs autres se relient étroitement aux relations diplomatiques de Charles de Valois dans les années 1307-1309. Ainsi, de deux choses l'une : soit *LM* n'a pas été copié sur *WN*, soit *LM* date de 1310, comme le pensait Wagner, auquel cas le critère de datation de Brault est faillible. Dans les deux cas, Goodall a raison sur au moins un point. Son scepticisme était fondé, et ses remarques de méthode doivent être relues. Cet auteur appelle notamment à être extrêmement prudent en matière de corrections de la source – une correction imprudente a d'ailleurs suscité ensuite une fausse piste. Finalement, nous souhaitons soumettre à la discussion une explication simple qui vaudrait et pour *LB* et pour *LM*.

Andreas Rehberg (Deutsches Historisches Institut in Rom), « Desperatly searching for an identity: attempts to create an armorial for the Roman nobility. »

At the turn of the 16th and 17th centuries, the Roman nobility was not a homogeneous institution, but consisted of many different groups. On the one hand, there were the great long-established baronial families of Orsini, Colonna, Caetani and Farnese. Then there were the families from outwards who, thanks to papal nepotism, had become wealthy and were able to catch up with the first group (Aldobrandini, Borghese, Barberini, Chigi). In the period of the Counter-Reformation, immigrant upstart families competed in the Roman Curia from Italy (Maffei, Cesi, Pamphilj) and from Catholic countries (Altemps, De Avila, Alveri, De Ruiz, Cerasa, Torres). These families provided high curials and cardinals. Their goal was to provide a pope one day. This goal, on the other hand, was unattainable for the majority of the families who formed the municipal elite, who had their jealously guarded last bastions in the institutions of the Roman city administration and in the chapters of the great Roman basilicas. In individual cases, they succeeded in securing a cardinal's hat; some even got more than one (Jacovacci, Mattei, Mellini, Crescenzi, Massimo, Altieri, Del Bufalo). The majority, however, remained - despite all efforts to gain influential positions (such as that of consistorial advisor) through university studies – in the prestigious midfield (Amateschi, Picchi, Planca Incoronati, Porcari). However, many families also died out. Therefore, the circle of the Roman upper class was always manageable and it was also easier than elsewhere to be accepted into this circle, especially since there were no fixed barriers. The city government, which was severely restricted in its sovereignty, made the most of its remaining right to issue citizenship privileges, sometimes with the high-sounding title *patricius romanus*.

This social situation was not an easy humus on which collections of coats of arms relating to the Roman upper class could have flourished. Who could have commissioned such armorials and which families from the categories just presented should have been considered? Between a Colonna or Borghese (of course after Camillo Borghese was elected Paul V in 1605!) and a Porcari or Planca Incoronati there was an insormountable economic and social gap !

It is therefore not surprising that it had been foreigners, i.e. non-Romans, who devoted themselves to the work of collecting the coats of arms of Romans and Roman women. Johann Jakob Fugger of Augsburg (1516-1575) commissioned the famous Mantuan antiquary Jacopo Strada (1515-1588) to compile a collection of coats of arms of numerous Italian territories and noble families as well as members of the Order of Malta and the French Order of St. Michael in 15 luxurious volumes. From an aesthetic point of view, the Munich manuscript Cod.icon. 268 is certainly the most elaborate collection of Roman coats of arms. But the masterpiece lacks precision in the reproduction of the various components of the coats of arms of Roman families. At least one methodical way of obtaining images of coats of arms was predefined: the search for suitable models. These were apparently found less in collections of coats of arms of old date (which probably did not exist at all in the politically and socially confusing Roman commune), but above all in the public and ecclesiastical space of the Urbs. These works by antiquarians working in Rome (like Alonso Chacón O.P. (1530-1599)), originally created « en plein air » on the basis of mostly colourless gravestones or epitaphs carved in stone, probably initially suffered from the defect of containing few or no colours. This background also explains why later copies, which were often coloured for the sake of a more pleasing view, often assigned different colours to the coats of arms. The roman armorials that survive today are therefore – especially as far as the colours are concerned – riddled with errors and misinterpretations.

On the other hand, the presentation of the handful of collections of coats of arms from the mid-16th to the mid-17th century can be a methodologically important teaching example of how carefully one has to handle such complex iconographic material for avoiding false conclusions about the original appearance of the coats of arms. This « philological » approach is also a great challenge for possible future digital database solutions

Mike Richartz (Université de Luxembourg), « La filiation limbourgeoise des armoiries du Luxembourg : faut-il actualiser l'histoire du blason luxembourgeois dans l'Armorial du Luxembourg ? La vue d'un historien du Limbourg médiéval. »

Dans son *Armorial de Luxembourg*, J.-C. Loutsch, éminent héraldiste luxembourgeois, constate concernant les armoiries du Luxembourg que « tous les auteurs sont d'accord pour admettre que ce lion de gueules est l'emblème propre de la maison du Limbourg » Notons d'abord que l'« accord » dont parle ici Loutsch ne

concerne « que » l'origine du lion de gueules ; il ne concerne ni celle de la queue fourchée ni celle de la couronne du lion. L'origine limbourgeoise de cette dernière est parfois mise en question, voire rejetée de manière assez radicale. Ensuite, l'accord ne semble pas toujours avoir été entier. En effet, les historiens Michel Margue et Michel Pauly – en vue de refuser à Waleran II la frappe du premier denier dit « tour-lion » frappé à Luxembourg – ont rejeté, du moins momentanément, une filiation héraldique limbourgeoise quant à l'utilisation du lion rampant couronné par Waleran II avec l'argument que cet animal héraldique apparaît presque simultanément dans les maisons comtales de la région lotharingienne. Ce dernier constat n'est pas faux, mais nous devons néanmoins signaler que le père de Waleran II, Henri III de Limbourg utilisait déjà le lion rampant sur son contresceau (au plus tard en 1208) avant que cette figure ait été utilisée par Waleran II lui-même en 1214 en tant que seigneur de Montjoie, donc avant son mariage avec Ermesinde de Luxembourg.

Soulignons qu'en 2007 la commission héraldique grand-ducale ne s'est pas prononcée définitivement en disant que le lion était « probablement » celui du Limbourg. Elle a fondé ses conclusions sur le constat de Paul Adam-Even qui cite un rôle d'armes datant de 1254, dans lequel les armoiries du duc de Limbourg (il s'agit du duc Waleran III, petit-fils de Waleran II) comme suit : « Le duc de Limborc - l'escu blan a lion de geules rampant a la keue forkie ». Cette indication souligne bien la relation existante entre les armoiries du Luxembourg et celle du Limbourg mais, comme elle date de 1254, il semble qu'on a, jusqu'à présent hésité à établir un lien de filiation sûr allant du Limbourg vers le Luxembourg. Or, la commission héraldique grand-ducale ne semble pas avoir été au courant des recherches publiées en 1993 par Werner Paravicini – et ceci est quand-même assez étonnant – dans la même revue où ont été publiées celles d'Adam-Even, c'est-à-dire dans le bulletin des *Archives Héraldiques Suisses*. Dans cet article, Paravicini décrit le plus ancien rôle d'armes européen, datant de 1198. Et dans ce rôle d'armes, nous retrouvons la plus ancienne représentation et description des armoiries du duc Henri III de Limbourg, père de Waleran II. Nous avons pu montrer récemment dans notre thèse de doctorat « Devenir et rester prince d'Empire. Le rang des ducs de Limbourg aux XII<sup>e</sup> et début du XIII<sup>e</sup> siècles » que les résultats de Paravicini, combinés à une reconsidération des sources primaires par nos soins, ont d'importantes implications sur l'état de la recherche des armoiries luxembourgeoises, implications qui n'ont pas encore été reconnues par l'historiographie grand-ducale : dans le rouleau d'armes en question, les armoiries du duc de Limbourg sont décrites comme un lion de gueules, portant une couronne d'or, le tout sur un fond d'argent. Or, jusqu'à présent, la recherche héraldique luxembourgeoise était partie du point de vue que la plus ancienne représentation du lion limbourgeois se trouvait sur le contresceau d'Henri III de Limbourg attaché au diplôme de 1208 de Philippe de Souabe en faveur de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle. Ensuite, comme sur ce contresceau le lion apparaît comme non-couronné, les historiens luxembourgeois et autres, ont estimé que c'était Waleran II qui aurait ajouté la couronne au lion après son mariage luxembourgeois en 1214. Ceci les a amenés à faire des spéculations aussi surprenantes que fausses concernant le rôle politique et historique de cette couronne. Ainsi, Loutsch interprétait la couronne comme signe des prétentions – bien réelles au demeurant – de Waleran II et d'Ermesinde au marquisat de Namur, ce qui est évidemment faux.

Notons encore que l'attribution par Loutsch des burèles d'azur à l'héritage luxembourgeois d'Ermesinde et d'Henri V, nécessite également une réévaluation. De plus, selon nous, les résultats de Paravicini ont des influences sur les interprétations des origines du premier denier « tour-lion » luxembourgeois ainsi que sur celles des sceaux employés par Waleran II en tant que comte de Luxembourg et duc de Limbourg. C'est la mise en question et l'éventuelle correction des positions et interprétations – mais non uniquement – de Loutsch dans son *Armorial de Luxembourg* que nous nous proposons de faire par notre contribution.